

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Humains en tous genres

Suzanne Myre, *Humains aigres-doux*, Montréal, Marchand de feuilles, 2004, 160 p.

Michel Rheault, *C'était écrit*, Gatineau, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 2004, 96 p.

Marie-Paule Villeneuve, *Derniers quarts de travail*, Montréal, Triptyque, 2003, 106 p.

Michel Lord

Number 116, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36995ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2004). Review of [Humains en tous genres / Suzanne Myre, *Humains aigres-doux*, Montréal, Marchand de feuilles, 2004, 160 p. / Michel Rheault, *C'était écrit*, Gatineau, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 2004, 96 p. / Marie-Paule Villeneuve, *Derniers quarts de travail*, Montréal, Triptyque, 2003, 106 p.] *Lettres québécoises*, (116), 33–34.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Humains en tous genres

Des nouvelliers astucieux, d'autres moins.

NOUVELLE | MICHEL LORD

IL N'EST PAS DONNÉ À TOUT LE MONDE DE PRATIQUER l'humour avec grâce, dû-t-il être noir ou s'apparenter au rire jaune. Dans *Humains aigres-doux*, malgré le titre, Suzanne Myre y parvient et avec style, tout en offrant des nouvelles tournées comme si elle était elle-même tombée dans la potion magique novellistique. Sans casser la baraque toutefois, ses textes demeurant de facture relativement traditionnelle, Myre donne douze nouvelles qui se laissent dévorer. À son troisième recueil, elle en est arrivée à une maîtrise certaine du genre où la légèreté se mêle à la critique sociale et à la moquerie des mœurs de ses contemporains.

Toutes finement interreliées par des personnages qui reviennent comme des échos d'un texte à l'autre dans ce même univers montréalais, dont le point focal est l'avenue du Mont-Royal, les nouvelles grouillent d'une vie rarement représentée dans l'imaginaire québécois. Celle de tête, « Le cabanon », essentiellement un dialogue entre trois femmes, dominé par une narratrice grinçante, met en discours une femme qui se moque de tout et d'elle-même. L'occasion devrait être à la fête, mais une certaine Chrystelle, superficielle et prétentieuse, avec ses sushis et son idée de cabanon dans le jardin, transforme l'affaire en petit gâchis. Beaucoup de choses sont écorchées au passage, dont « la torture abitibienne » (p. 40) que représente la voix de Richard Desjardins. La nouvelle semble toujours ne parler que de détails quotidiens, culturels, faire feu de tout bois, mais elle est transformée par une écriture jamais banale.

L'écriture est également à l'honneur dans « Heilchimie! », sous forme de séries de cartes postales griffonnées par un amant fort malhabile qui a droit à une réplique, piquante, « une crise de carte postale » (p. 53), de la part de la destinataire.

« Le cercle du Poffe-Royale » m'a semblé, quant à elle, à la fois un peu vaporeuse et étrange avec son portrait-charge de prétentieux poètes qui fument comme des cheminées. Curieux, ce mélange d'attaques contre le snobisme poétique et le fumeur. La haine du tabac revient dans « Une ambiance d'enfer », avec cet autre personnage « nazi du tabac » (p. 81) qui qualifie à son tour la voix de Richard Desjardins de « scie mécanique »

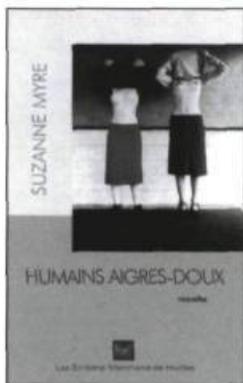
(p. 80). Il y a quelques idées fixes dans le recueil. La charge se fait encore plus méchante dans « Bureau en gros », où le narrateur se moque cette fois d'une secrétaire jugée insignifiante. Il se demande pourquoi lui et les autres employés sont si méchants et, sans y répondre, planifie de lui dire toutes les méchancetés qu'il pense à son propos tout en dansant avec elle lors d'un party de bureau. Les choses tournent à l'atroce dans « Au poil près », lorsque le personnage épisodique et apparemment insignifiant du coiffeur, Walter, coupe plus que des cheveux à un client qu'il a ramené chez lui.

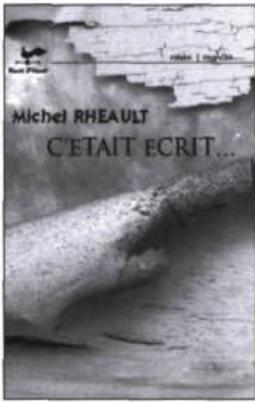
Écrites dans un style mordant, à la fois haut et bas, l'auteure ne craignant pas les écarts de langage, les nouvelles de *Humains aigres-doux* contiennent de nombreuses zones contrastées, mais avec un fort penchant pour la dérision, la description de la bêtise et, aussi, de la détresse humaines.

« C'ÉTAIT ÉCRIT »... OU À PEU PRÈS

Pour son premier recueil de nouvelles, mais non son premier livre (il a publié des biographies de Pauline Julien et de Dalida), Michel Rheault se montre astucieux. Mais l'astuce peut avoir ses limites lorsqu'elle devient procédé, répétition. Le titre, *C'était écrit*, sert de filon à chaque nouvelle, qui toutes commencent de la même façon et qui exploitent la thématique du « c'était écrit » en toutes lettres ou dans le destin. Les douze variations sur ce même thème de la fatalité, finalement, sont l'occasion de pirouettes imaginatives parfois réussies, parfois moins. La mort est omniprésente dans presque tous les univers représentés, exploitée elle aussi en tant que procédé, celui de la fin de tout, et souvent comme procédé de la chute à la fin de la nouvelle. Ainsi, à la fin de la première nouvelle, « Play-back », une vedette de la chansonnette se suicide sur scène après une sorte de campagne publicitaire annonçant sous une forme inhabituelle un spectacle ultime. Dans « L'envol », la narration utilise à nouveau le thème du suicide, cette fois celui d'une prof de philo harcelée par ses étudiants et qui se donne la mort en se jetant en bas de l'édifice où elle

habite. Le narrateur précise qu'elle s'est « donné la mort, généreusement, amoureux-ement » (p. 85), affirmation que contredit le reste du discours narratif. « L'œuvre de chair » se ferme aussi sur une chute qui laisse croire que le narrateur sera sacrifié par des maniaques, lui qui pourtant narre sa propre histoire. À force de vouloir tirer toujours les mêmes ficelles, la cohérence finit





par laisser à désirer à plusieurs reprises. Ainsi, dans « Ab absurdo », un homme qui se décrit lui-même comme un « psychopathe bon enfant affligé du désir d'être incarcéré » (p. 74) s'ingénie à commettre le crime parfait après un long séjour en prison. Lors du procès, on le croit et il est libéré, mais le pauvre en est affligé. Alors pourquoi avoir essayé d'être parfait? Cela n'a aucun sens.

Autre nouvelle à chute, « Le solde » souffre du même défaut de logique. Une femme panique parce qu'elle a un solde de 103,98 \$ dans son compte en banque. Sept pages d'affolement suivent pour une raison qui sera révélée dans

les derniers mots : elle et son compagnon sont séropositifs. Le hic, c'est que ce diagnostic lui aurait été révélé par « un guichet automatique ». Comment un simple état de compte mécanisé peut-il faire cela?

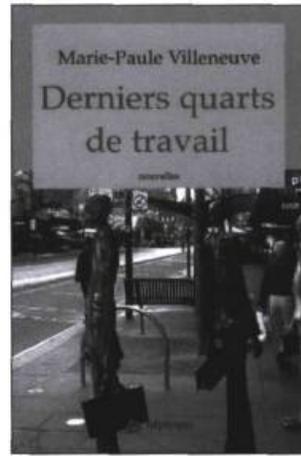
Pas facile de se lancer dans la carrière littéraire et de s'improviser nouvellier. Le recueil de Rheault n'est pas sans qualités, certaines nouvelles étant un peu plus consistantes que celles que je viens de commenter, mais la reprise des mêmes procédés et les défauts de logique n'enjolivent pas un ouvrage qui aurait mérité plusieurs retouches à l'étape du manuscrit.

TRAVAIL, TRAVAIL, QUAND TU NOUS TIENS

Auteure d'« un premier roman à succès : *L'enfant cigarié* » en 1999, selon la quatrième de couverture de *Derniers quarts de travail*, Marie-Paule Villeneuve est également « journaliste et participe à la production de documentaires à caractère social ». *Derniers quarts de travail* apparaît donc comme son deuxième livre et son premier recueil de nouvelles. De toute évidence, son travail de journaliste et d'observatrice de la scène sociale l'a habituée au travail de la plume (ou du clavier), car qui ne saurait pas que c'est là sa première avancée dans le domaine du genre narratif bref croirait lire une nouvellière chevronnée. Sauf « L'aile de char », parue précédemment dans un collectif, toutes les nouvelles sont inédites. Organisées autour du thème du travail, de sa fin (surtout de sa perte, volontaire ou forcée), les dix nouvelles pétillent toutes de vie, souvent d'humour fin, même si elles abordent le sujet fort sérieux



des ennuis au travail, du chômage ou de la faillite en affaires. Une seule décrit une situation vraiment atroce, « Les os brouillés », titre qui joue sur les œufs brouillés que sert souvent une serveuse de restaurant qui soudainement se retrouve victime innocente d'un règlement de comptes et qui finit son quart de travail criblée de balles, mais toujours vivante et décidée à se venger de celui qui s'est servi d'elle comme d'un bouclier. Ici, évidemment, l'humour n'est pas au rendez-vous. En revanche, la femme de ménage, dans « Le château de la Péraudière », s'arrange quant à elle pour que ses journées soient bien arrosées du cognac de ses maîtres, même si elle est officiellement membre des AA. Le texte rappelle une nouvelle comme « Mame Pouliche » (*La fin du voyage*, 1942) d'Albert Laberge, matinée d'humour léger. La nouvelle intitulée « Miss Témiscamingue » décrit finement des fragments



de vie d'une femme d'affaires déchu mais fière qui s'organise pour revenir par la grande porte dans son établissement. La plus désopilante est sans doute « La chambre de Gaston Miron », récit « comique » sur le thème de « l'épuisement professionnel » (p. 44) d'un prof de cégep en congé de maladie depuis des années et qui tient à ce que ça ne change pas. La rencontre avec le psychiatre dans la finale est une pièce d'anthologie à elle seule. Dans « La copie rose », Villeneuve parvient à donner un piquant incroyable à une scène d'hôpital où une responsable des admissions croit devenir folle en voyant revenir un patient qu'elle croyait mort et qui finit

par mettre à la morgue le directeur de l'hôpital qui, fort pimpant et plutôt exigeant, vient de faire une crise cardiaque. Dans « Hollywood ou presque », l'auteure se contente de décrire une situation plus banale, qui tourne autour d'un documentaire que l'on cherche à faire sur les baleines. Cela donne un texte moins intense, mais toujours bien ficelé. Pour la finale du recueil, Villeneuve a choisi un texte extrêmement réjouissant, « La vache en stabulation libre », en montrant une « tablettée » qui se libère des entraves d'un métier où elle semblait malgré tout passablement s'amuser. C'est du moins ce que le récit de la narratrice laisse percer, sous le sarcasme, bien entendu.

Voilà donc un recueil des plus rafaichissants à lire à tout prix si l'on veut voir comment l'écriture journalistique peut être une école extraordinaire pour les nouvelliers.

PUL-IQRC

LA NARRATIVITÉ CONTEMPORAINE AU QUÉBEC

LA NARRATIVITÉ CONTEMPORAINE AU QUÉBEC
La littérature et ses enjeux narratifs
sous la direction de René Audet et Andrée Mercier
LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

VOLUME 1
La littérature et ses enjeux narratifs
Sous la direction de René Audet et Andrée Mercier
2-7637-8062-8, 318 pages, 35 \$

LA NARRATIVITÉ CONTEMPORAINE AU QUÉBEC
Le théâtre et ses nouvelles dynamiques narratives
sous la direction de Chantal Hébert et Irène Perelli-Contos
LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

VOLUME 2
Le théâtre et ses nouvelles dynamiques narratives
Sous la direction de Chantal Hébert et Irène Perelli-Contos
2-7637-8063-6, 318 pages, 35 \$

Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131, poste 10996 · Telex. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@puf.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul